

Fabienne Bercegol et Béatrice Laville (dir.),
Formes bibliques du roman au XIX^e siècle
Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », 2011, 393 p.

Michel Brix
Université de Namur

L'apparition du romantisme, en France, est liée chez beaucoup des écrivains de cette époque à la volonté de réagir contre le scepticisme religieux des Lumières, que l'on tenait — au début du XIX^e siècle — pour responsable du chaos politique et intellectuel qui avait suivi l'effondrement de l'Ancien Régime. Seul parmi les philosophes, Jean-Jacques Rousseau échappait à l'opprobre parce qu'il s'était indigné de l'athéisme prôné par nombre de ses contemporains et parce qu'il avait plaidé pour un retour au sacré. Ainsi, dans la foulée de la pensée rousseauiste, des romantiques comme Mme de Staël et

Chateaubriand ou, à la génération suivante, Vigny et Hugo entendent bien replacer les aspirations religieuses au centre de l'art et du débat des idées. Dans cette perspective, il est intéressant d'évaluer ce qu'on peut appeler l'« innutrition » biblique des auteurs français du XIX^e siècle ou, en d'autres termes, d'examiner dans quelle mesure le XIX^e siècle confère à la Bible une valeur de modèle thématique, formel et stylistique. Les études ici réunies portent sur le roman et les genres en prose, où la présence des livres saints est traditionnellement moins étudiée que dans la poésie, par exemple. Or les articles que recueille le présent volume montrent que la Bible est une source d'inspiration majeure non seulement pour les poètes du XIX^e siècle, mais tout autant pour les romanciers, lesquels font abondamment référence aux textes sacrés, selon des modalités et avec des finalités dont les auteurs desdits articles s'attachent à rendre compte.

Sans surprise, les premières contributions du volume sont consacrées à Chateaubriand (Mariane Bury, Florence Fournet, Fabienne Bercegol, Emmanuelle Tabet, Nicolas Perot). Une des sections de *Génie du christianisme* s'intitule au reste « La Bible et Homère » et montre que le premier texte l'emporte en excellence, y compris d'un point de vue esthétique, sur le second. La poétique de *Génie* (qui conclut à la supériorité du merveilleux chrétien par rapport au merveilleux païen) est mise en œuvre dans *Les Martyrs*. C'est l'occasion de faire apparaître toute l'ambiguïté de cette poétique, notamment à propos de la description du Paradis céleste, où éclate dans des images luxuriantes une espèce de sensualisme religieux. Pareille ambiguïté est palpable aussi dans les réécritures du *Cantique des Cantiques* que montrent certains passages d'*Atala*, des *Martyrs* encore, des *Aventures du dernier Abencérage* et des

Natchez. Avec Chateaubriand, l'*homo romanticus* se fait connaître comme un *homo duplex*, écartelé, désireux de restaurer la spiritualité mais aspirant néanmoins au bonheur terrestre, aux passions, au progrès, aux droits individuels, etc. Les articles sur Hugo et sur George Sand (Jean-Pierre Reynaud, Jean-Claude Fizaine, Pascale Auraix-Jonchière) évoquent également la spiritualité « moliniste » du romantisme, « moliniste » en ce qu'elle ne veut rien sacrifier des commodités, du confort et des plaisirs du monde. Ainsi *Isidora* de George Sand, où apparaissent des allusions à la figure de Marie-Madeleine, est un roman fondé sur l'idée du rachat par l'amour, qui purifierait tout ; le texte est exemplaire d'une pensée où le Christ, plutôt qu'au fils de Dieu, s'assimile à un « ami de l'humanité, [au] prophète de l'idéal » (*Spiridion* ; cité, p. 141), au garant du progrès de l'humanité. C'est pendant la rédaction d'*Isidora*, au reste, que George Sand propose une interprétation résolument politique de la Bible : « Ah ! que le clergé retrouve l'esprit véritable de l'Évangile, c'est-à-dire la doctrine d'égalité et de communauté [...] » (Lettre à Jules Michelet, 30 avril 1845 ; citée, p. 141-142.)

À noter que la section dévolue à Chateaubriand est complétée par une étude sur le livre de Job (qui fournit, comme on sait, la citation mise en exergue dans l'« Avant-Propos » des *Mémoires d'Outre-Tombe*) et par un développement sur « Chateaubriand au Mont des Oliviers », qui évoque la place et la signification de la figure du Christ dans l'œuvre de l'auteur des *Martyrs*.

La Comédie humaine n'est pas oubliée (Anne-Marie-Baron, Dominique Millet-Gérard). Balzac a-t-il voulu, avec son grand cycle romanesque, faire concurrence à la Bible ? Il est

question ensuite du *Cantique des Cantiques*, à nouveau, et de sa présence dans *Le Lys dans la vallée*. Le recueil ne fait pas non plus l'impasse sur les écrivains romantiques qui ne partageaient pas les désirs de restauration spirituelle manifestés par la plupart des auteurs français de l'époque. Ainsi, pour Stendhal (Béatrice Didier), la Bible est, en matière artistique, un repoussoir ; on aurait pu prolonger ces considérations avec un article consacré à Théophile Gautier.

Arrive avec le milieu du siècle le « moment » Flaubert (Sylvie Triaire) et, en littérature, l'établissement progressif du régime de la modernité. S'impose alors, par rapport à la Bible, un « dilettantisme » que Bloy dénoncera à propos de Huysmans (Gaël Prigent) : les livres sacrés deviennent de simples réservoirs d'images ou servent à planter des décors, comme dans les *Trois contes* ; Flaubert rejette le message évangélique tout en jouissant du texte biblique en esthète. Après Flaubert, on est « moderne » ou on est franc-tireur. Parmi les modernes, Zola (Jacques Noiray, Béatrice Laville) propose avec les *Quatre Évangiles* (*Fécondité, Travail, Vérité* et l'inachevé *Justice*) une réécriture « naturaliste », ou positiviste, de la Bible, un « contre-évangile » qui prend à rebours la béatitude « Heureux les pauvres d'esprit » et assimile l'ignorance au Mal : il est aussi question avec Zola de rachat de l'humanité par l'amour, par le savoir et par le progrès. Au nombre des franc-tireurs, Barbey d'Aurevilly (Laurence Claude-Phalippou) suggère, dans *Une histoire sans nom*, que le réel est devenu indéchiffrable parce que l'humanité ne sait plus lire la Bible. Quant à Léon Bloy (Pierre Glaudes, Lydie Parisse), il voudrait faire table rase de la modernité ainsi que de la spiritualité romantique bancale et frelatée ; il montre que l'« innutrition » biblique ne se limite pas à utiliser les textes sacrés pour peindre la toile de fond des

fiction ; une partie de son œuvre relève de l'exégèse (ainsi *Le Salut par les Juifs*) ; et Bloy envisage l'histoire de France comme « le Nouveau Testament continué, [...] une parabole immense, omise par les quatre Évangélistes » (*Le Fils de Louis XVI* ; cité, p. 336). Mais la modernité s'apprête à gagner la partie : pour Ernest Hello (Jean-Yves Pranchère), la littérature, devenue une sorte de bac à sable pour intellectuels, ne mérite plus de se réclamer de la Bible ; la production, ou la consommation, de romans apparaît comme l'activité de l'homme oublieux de Dieu et tentant — vainement — de se raccrocher à l'idée que la passion est le sel de l'existence. Il n'y a plus rien de commun, dès lors, entre le roman — témoignage de la chute de l'homme — et la parole divine de la Bible. Les considérations de Hello ouvrent sur un XX^e siècle qui tournera le dos à la Bible.